Sociopoétiques

Pour citer cet article :

Frédérique MONTANDON et Vincent de GAULEJAC, « La littérature décrit parfaitement les processus sociaux », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 | 2026,
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2800

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Sociopoétiques

« LA LITTÉRATURE DÉCRIT PARFAITEMENT LES PROCESSUS SOCIAUX »

Entretien de Frédérique Montandon avec Vincent de Gaulejac

Frédérique Montandon
Université Paris-Est Créteil

Vincent de Gaulejac
Université Paris-Diderot

Nous donnons ici le résumé d'un long entretien que Frédérique Montandon, MCF HDR de l'Université Paris-Est Créteil a eu avec Vincent de Gaulejac le 7 avril 2026.Vincent de Gaulejac a développé une recherche originale sur les conflits psychiques issus des relations sociales. Sa méthode articule démarche clinique et analyse sociologique, notamment dans l'étude de la névrose de classe, des sources de la honte, du coût de l'excellence, des paradoxes du capitalisme et des nœuds sociopsychiques.Dans son ouvrage majeur, *La Névrose de classe*, il montre comment les individus confrontés à des changements de position sociale vivent des conflits d'identité et de loyauté, souvent accompagnés de sentiments de honte et de culpabilité. La « névrose de classe » désigne ainsi le mal-être de personnes ayant connu une forte ascension sociale ou, au contraire, un déclassement marqué, phénomène qu'il a étudié à partir de cas cliniques et de leurs expressions littéraires.

Vincent de Gaulejac : Un professeur de sociologie qui était à Nanterre, en 1968, Henri Lefebvre, disait, « méfiez-vous du double piège, du vécu sans concept et du concept sans vie ». Il faisait une sociologie de la vie quotidienne. À Dauphine, j'ai rencontré Max Pagès, la psychosociologie et l'œuvre de Carl Rogers, l'écoute centrée sur la personne, l'écoute non directive, centrée, non seulement sur la personne, sur

ce qu'elle dit, sur les mots, mais aussi sur l'éprouver. Dans le même temps, je me suis rendu compte que la posture sociologique était incontournable, en particulier sur le risque de psychologisation des problèmes sociaux. Comme j'avais été éducateur de rue, je voyais bien qu'il y avait un décalage entre la vision que la société avait de ces jeunes, et la vision que j'avais en vivant avec eux. Donc, c'est parti de là, cet intérêt pour la dimension existentielle des rapports sociaux, que j'ai développé la sociologie clinique.

Pour Durkheim, toute explication psychologique des phénomènes sociaux était fausse. Mais il ajoutait, qu'une fois l'explication sociologique entièrement prise en compte, on pouvait commencer à faire de la psychologie. Mon souhait a toujours été de déborder les frontières disciplinaires tout en comprenant que si ces disciplines se sont définies de cette façon-là, c'est qu'elles devaient avoir de bonnes raisons de le faire. Donc, il ne s'agit pas de psychologiser la sociologie ni de sociologiser la psychologie, mais de pratiquer ce qu'on appelait avec Max Pagès *la problématisation multiple*, c'est-à-dire la possibilité d'éclairer un objet avec des points de vue différents, tout en les articulant les uns avec les autres, pas en les opposant, mais en les articulant.

À l'époque, le registre du vécu était assez méprisé par les sociologues, et par Bourdieu en particulier (voir son célèbre article sur l'illusion biographique), alors que, pour moi, les histoires de vie étaient une formidable entrée pour savoir comment les gens vivent les rapports sociaux. Pas pour rentrer cultiver le subjectivisme, mais avec l'idée d'utiliser la subjectivité pour comprendre les phénomènes sociaux, comment ils sont vécus par les personnes, en particulier les rapports de domination.

Par exemple, les dimensions, que j'avais perçues en étant éducateur de rue, de l'humiliation, de la honte, qui dans le vécu des jeunes de la rue envahissaient leur existence par tous les pores de la peau, si j'ose dire. Les sociologues les analysaient à distance, en surplomb. Cette distance ne leur permettait pas vraiment de comprendre en profondeur le vécu des jeunes, leur situation sociale, leur rapport à la société. J'ai été amené à définir une sociologie clinique destinée à comprendre les relations intimes entre l'être de l'homme et l'être de la société. J'ai beaucoup travaillé sur les nœuds sociopsychiques, c'est-à-dire voir que les conflits vécus ont une dimension sociale et une dimension psychologique, et c'est cette articulation-là que je trouve vraiment heuristiquement intéressante, enfin, en tout cas, qui explique pourquoi j'ai eu envie de développer cette orientation.

J'ai soutenu ma thèse sur *la névrose de classe*, dans laquelle j'ai utilisé les ouvrages d'Annie Ernaux, que j'ai ensuite rencontrée. Voilà comment ça s'est passé. J'avais créé, avec deux collègues qui sont devenus des amis, Jean Fraisse et Michel Bonetti, un atelier qui s'appelait au départ « contradictions sociales, contradictions existentielles ». On travaillait à partir d'histoires de vie. On demandait aux participants d'explorer les contradictions qu'ils avaient rencontrées, ce qu'ils en avaient fait, et cela à travers la démarche des groupes d'implication et de recherche. L'implication est une invitation à partager le vécu de chacun. La recherche, une invitation à réfléchir ensemble sur les processus à l'œuvre, à formuler des hypothèses sur les nœuds sociopsychiques rencontrés.

Ainsi, ceux qu'on appelle aujourd'hui *les transfuges de classe* vivent une contradiction entre la loyauté par rapport à leur milieu d'origine et leur ascension qui les conduit à changer de position sociale, donc à être confrontés à des tensions entre leur identité héritée et leur identité acquise. Par exemple, Michel Bonetti était enfant d'immigrés italiens. Son père était ouvrier dans une usine à Chedde, à côté de Saint-Gervais. Il était proche de la CGT. À l'école, chaque fois que Michel avait une meilleure note que le fils du patron, il y avait un copain de son père qui lui disait « Vas-y, mon gars, vas-y, venge-nous, venge-nous ! » C'est-à-dire qu'il vivait sa réussite à l'école en loyauté avec ses origines sociales, parce qu'il était encouragé, en quelque sorte, à prendre une revanche de classe. Alors qu'Annie Ernaux, par exemple, vivait sa réussite scolaire comme une rupture vis-à-vis de ses origines familiales, rupture qui l'a mise en tension vis-à-vis de ses parents dont elle avait honte. Elle raconte dans *La place* ou *Les Armoires vides* qu'elle est devenue *Mademoiselle Première* : « C'est comme une baffe que je leur refoutais dans la gueule aux autres petites filles de la bourgeoisie ». Sauf que ça la mettait dans un conflit par rapport à ses parents : « Il a bien fallu que je les haïsse », pour pouvoir passer de l'autre côté et affronter le fait qu'elle ne parlait plus comme eux. Pierre Bourdieu analyse bien cela, le conflit des habitus, ce qu'il appelle les habitus déchirés.

La méthode biographique des histoires de vie est vraiment intéressante pour aborder ces questions-là, ces conflits-là, ce que les romanciers font depuis longtemps comme le montre Marthe Robert dans *Roman des origines et origines du roman*. Elle écrivait au croisement de la psychanalyse et de la littérature, elle donnait l'exemple du bâtard. Il n'y a pas de roman familial plus intéressant que celui du bâtard comme on peut le voir avec Martin Eden, Jack London. Et dans ces groupes d'implication et de recherche, il y avait beaucoup de gens qui avaient ce scénario de vie là, avec sa diversité, des scénarios à peu près équivalents dans les exemples littéraires.

Cette méthode que j'appelais roman familial et trajectoire sociale, à l'époque, permet de compléter l'approche sociologique de Bourdieu : une approche clinique et un cadre où l'on puisse analyser les rapports entre l'analyse de la trajectoire sociale, à la Bourdieu, et l'analyse du roman familial, en partant de Freud, du fantasme des enfants abandonnés qui s'imaginent nés de parents bien plus prestigieux, issus de l'aristocratie. Ce fantasme, il n'est pas seulement chez les enfants abandonnés, mais aussi chez les enfants qui veulent changer de classe sociale. Annie Ernaux a des pages très belles là-dessus, quand elle raconte un rêve. Elle est dans un château, un majordome arrive en livrée, et dit à son père : « Monsieur est servi ». Le rêve permet de réaliser ses désirs d'ascension sociale et d'avoir d'autres parents bien plus prestigieux, mieux élevés.

La démarche *roman familial et trajectoire sociale*, est à l'articulation entre la sociologie, la psychanalyse et la littérature. Elle s'inspire de Freud, Bourdieu et Sartre. Sartre, parce que c'est un littéraire, un philosophe, qui introduit un 3^{e} terme entre les déterminants intrapsychiques et les déterminants sociaux. Il dit « l'important n'est pas ce qu'on fait de l'homme, mais ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui ». Il introduit la question du sujet et d'une hypothèse essentielle : « L'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet. »

En termes théoriques, ce triptyque-là, Freud, Sartre, Bourdieu, a servi d'étayage théorique à mon travail de thèse, *La Névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*. Le sous-titre est intéressant, parce qu'à l'époque, dans les années 1980 on ne parlait pas d'identité. La guerre des identités n'était pas encore à la mode. L'hyper-individualisme n'était pas à l'ordre du jour. On était encore dans un monde de représentation de la société en termes de classe sociale, et le moteur de l'histoire, c'était la lutte des classes. Et j'ai fait, en 1994, un livre sur l'hypothèse que la lutte des places se substituait à la lutte des classes. C'était mal vu par mes collègues sociologues. On trouvait que c'était du psychologisme déguisé, alors qu'aujourd'hui, c'est devenu une évidence.

À l'époque, on était deux sociologues à défendre la méthode biographique. Il y avait Daniel Bertaux, qui avait fait un livre très intéressant, *Destins personnels et structure de classe*[1], qui montrait donc bien la reproduction sociale, mais, en même temps, il travaillait sur des histoires de famille, pour montrer sur trois générations, les histoires de vie. Et on avait cette espèce de figure, un peu du commandeur, de Pierre Bourdieu, qui affirmait que les trajectoires des individus sont socialement déterminées, par leurs origines, et par leur capital économique, social, et culturel. Ce qui est une bonne hypothèse, et ce qui est toujours une hypothèse valable. Sauf que, on était vraiment dans une société de reproduction, où la notion de classe sociale avait du sens. Le Parti communiste faisait encore 20 % des voix. La structuration de la société en termes de classe sociale, était une lecture qui correspondait assez bien aux représentations qu'on pouvait se faire de la société. Avec le libéralisme, puis le néolibéralisme, puis l'ultralibéralisme, puis maintenant l'illibéralisme, la mobilité est devenue une exigence. Chaque individu est invité à changer de place, à devenir autonome, à devenir l'entrepreneur de sa propre vie. On célèbre l'excellence et l'avancement au mérite. La mobilité sociale qui était à la marge à l'époque est devenue une norme.

Dans les groupes d'éducation et de recherche, j'accueille des participants issus de toutes les classes sociales, ceux qui sont dans un statut élevé qui ont peur de perdre leur statut, ceux qui sont dans l'exclusion, et puis des gens du milieu, des classes moyennes, qui sont entre les deux et pour certains étaient des professionnels qui accompagnent les uns et les autres.

La question du rôle de l'écriture : L'écriture a-t-elle un rôle important ? Comment utilisez-vous les récits de vie comme matériau sans trahir ? Quel rapport avez-vous avec Annie Ernaux ?

Vincent de Gaulejac répond :

Moi j'écrivais de mon côté à partir de ses livres et après, on s'est rencontrés. Je me suis rendu compte que, par rapport à Annie Ernaux, le matériau que j'avais dans les groupes d'implication de recherche et ce qui paraissait en littérature avait une correspondance. Elle écrivait dans ses romans, des situations similaires à celles racontées par les participants dans les groupes d'implication et de recherche que j'animais.

---

1. Daniel Bertaux, *Destins personnels et structure de classe. Pour une critique de l'anthroponomie politique*, Paris, Presses universitaires de France, 1977.

Dans mes recherches sur la névrose de classe ou les sources de la honte, j'ai beaucoup utilisé la littérature : *Mademoiselle Julie* de Strindberg, *Le Double* de Dostoïevski, *Martin Eden*, de Jack London, *Le Premier Homme* de Camus, *Les Mots* de Sartre, *Journal du voleur* de Jean Genet… L'écriture d'Annie Ernaux est vraiment à l'articulation entre un exercice littéraire et un exercice de sociologie, d'observation de la société. Annie Ernaux a écrit des pages là-dessus. Elle a écrit un hommage à Bourdieu au moment de sa disparition. Ce que dit Bourdieu est intéressant, mais son écriture est peu accessible au commun des mortels. Alors qu'Annie Ernaux le dit, elle, avec des formules littéraires qui permettent d'accéder tout de suite au processus. On ne les analyse pas comme des processus quand on la lit. On lit dans l'identification à l'auteur, à son histoire, mais, en fait, elle décrit parfaitement des processus sociaux. L'écriture est un travail de mentalisation, d'élaboration réflexive et d'élaboration psychique. La mentalisation est un croisement entre la réflexivité, l'émotivité et la subjectivité.

Dans ces groupes d'implication et de recherche, nous leur proposons des supports. Par exemple, « racontez-nous l'histoire de votre prénom », ou on leur demande de dessiner « ce que mes parents voulaient que je devienne », ou encore de faire leur généalogie et de définir leur trajectoire sociale, en mettant des indicateurs sur le capital culturel, le capital économique, le capital social, le logement, etc., pour les situer à la fois historiquement, géographiquement et socialement. Et pour qu'on voie les changements de classe sociale et comment ça a pu influencer leur trajectoire, leurs choix professionnels, amoureux, idéologiques, etc.

J'ai en particulier travaillé la dimension fantasmatique du roman familial et comment chacun réécrit l'histoire familiale. Par exemple pour essayer de retrouver un ancêtre prestigieux dans sa généalogie afin de réévaluer ses origines.

Dans les généalogies, dans les classes populaires, souvent, on a l'image de la grand-mère qui a renoncé à tout pour s'occuper et donner une bonne éducation aux enfants ou, au contraire, d'une femme de mauvaise vie qui a eu des amants et qui ne tient pas son intérieur. Et l'image du grand-père qui était dur au travail, ne parlait pas beaucoup, mais était un homme droit ou du grand-père qui buvait, qui était coureur de jupons, etc. Ces représentations construites dans l'histoire familiale sont intéressantes parce qu'elles offrent aux enfants une espèce de mode d'emploi existentiel avec des figures positives et des figures négatives. Aujourd'hui, ces figures-là sont données par les mangas, par les BD, les séries, les films… Les enfants vont les chercher ailleurs que dans l'histoire familiale.

On voit dans les romans qui paraissent aujourd'hui, que les histoires de famille sont moins écrites pour décrire un contexte sociohistorique que pour offrir une représentation victimaire de l'enfance, comment l'enfant a affronté des tas d'épreuves et a su les déjouer.

Une histoire pour moi, illustre complètement cette transformation. Jean-Philippe Pleau, qui est un animateur de Radio-Canada a fait un livre à Montréal qui s'appelle *Rue Duplessis : ma petite noirceur*, où il dit que ses modèles, c'est Édouard Louis, Annie Ernaux, Didier Eribon. La *petite noirceur*, ce sont ses parents, qui étaient ouvriers, vivaient dans la misère. Et lui, fait des études de sociologie, et il quitte le

milieu populaire de son enfance. Il devient animateur à Radio-Canada. Son livre se vend à 60 000 exemplaires la première année, ce qui est, pour le Québec, énorme. Une polémique va alors se développer, en particulier un article dans la presse de Marie-France Bazzo, qui a écrit « Nous sommes tous des transfuges de classes au Québec ». Ce que raconte Jean-Philippe Pleau comme un récit héroïque d'un fils de prolo qui réussit à s'extraire de son milieu, c'est l'histoire de tous les Québécois. Il transforme en exploit individuel l'histoire de tout le monde. Il se présente comme un être singulier et particulier, alors que son histoire est portée par un contexte sociologique. S'il a eu un tel succès aussi, c'est parce qu'il répond peut-être à un besoin d'identification. Pour autant, cette vision narcissique est insupportable pour les autres, ceux qui n'ont pas les moyens ou l'envie d'écrire.

A contrario, il n'y a pas beaucoup de narcissisme chez Annie Ernaux. Elle n'a vraiment pas le narcissisme flamboyant, exubérant, de celui qui ne parle que de lui, parce qu'il pense que, vraiment, il n'y a que lui qui est intéressant. Elle dit souvent, « ce n'est pas mon histoire qui est intéressante. J'utilise mon histoire pour dire des choses qui touchent au plus profond de la condition humaine ». C'est là où elle est sociologue, et pas seulement écrivaine. Il y a toute une partie des écrivains dont l'intention est de parler de la condition humaine et pas d'eux. Cette frontière est intéressante. Est-ce que je parle de moi ou est-ce que je parle de la condition humaine ? Les deux sont confondus. Comme écrivain, il faut être clair que ce n'est pas « son » histoire qui est intéressante en termes personnels, c'est effectivement ce qu'elle nous permet de saisir sur la condition humaine.

Après l'écriture, qu'en est-il de la lecture ? Dans toutes les trajectoires, on voit combien la lecture d'autres récits de vie a été vraiment le support et l'étayage à ce désir de découvrir d'autres mondes, de sortir de son milieu. Par rapport à l'injonction, qui existait depuis des siècles et des siècles : il faut savoir tenir son rang, c'est-à-dire rester à sa place, « pas péter plus haut que son cul ». L'aspiration à vouloir sortir de son milieu suscite bien des ambivalences. Il met en danger l'ensemble du groupe social ou familial. S'il y en a un qui en sort, est-ce qu'il ne renvoie pas aux autres le fait qu'ils sont incapables de réussir ? S'il y en a un qui a réussi, celui-là les enfonce un peu plus. Alors, c'est toute la question des ravages de l'envie et du ressentiment vis-à-vis de celui qui manifeste un rejet de ses origines.

Références bibliographiques

Vincent de Gaulejac, *La Névrose de classe* (1987), Paris, Payot, 2016.

Vincent de Gaulejac, Frédéric Blondel et Isabel Taboada-Leonetti, *La Lutte des places* (1994), Paris, Desclée de Brouwer, 2014.

Vincent de Gaulejac, *L'Histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale* (1999), Paris, Payot & Rivages, « Petite bibliothèque Payot », 2012.

Vincent de Gaulejac, *Les Sources de la honte* (1996), Paris, Points, « Points Essais », 2015.

Vincent de Gaulejac, *Qui est « Je » ? Sociologie clinique du sujet* (2009), Paris, Points, « Points Essais », 2026.